

princes, qui, avant la mort de Henri II, paraissaient liés d'une amitié indissoluble, devinrent bientôt ennemis implacables. Cette division fut causée de la part de Philippe, par son opposition au massacre des habitants de Messine, que l'armée anglaise voulait passer au fil de l'épée; de la part de Richard, par son refus de ratifier les engagements contractés avec Alix de France, et par son mariage avec Bérengère, fille du roi de Navarre.

Arrivés en terre sainte, les princes ne dissimulèrent plus les sentiments de haine qui les agitaient, et leur discord prit un caractère d'hostilité ouverte. Philippe s'était déclaré pour le marquis de Montferrat, et l'avait reconnu roi de Jérusalem, au détriment de Lusignan. Richard, aussitôt, prit parti pour Lusignan contre le roi de France et contre Léopold, duc ou marquis d'Autriche, qui, en l'absence de l'empereur d'Allemagne, était resté chargé du commandement des troupes, et s'était joint à Philippe pour se venger d'une insulte du souverain anglais. Ces divisions désorganisèrent bientôt l'armée chrétienne et firent perdre de vue l'objet de la croisade.

Philippe, attaqué d'une maladie qui lui fit tomber les ongles et les cheveux, fut forcé d'abandonner ses troupes et de revenir en Europe; il s'embarqua pour Otrante, où il arriva le 10 octobre 1191, et de là se rendit à Rome, où il fut reçu avec honneur par le pape Célestin, qui le releva de son vœu en lui donnant les marques du pèlerinage, les palmes et les croix. Ensuite le prince prit congé du saint-père, et continua sa route pour Paris, où il fit son entrée à l'époque des fêtes de Noël.

Peu de temps après le départ de Philippe, le duc Léopold suivit l'exemple du roi de France et retourna en Allemagne.

Richard seul était demeuré en Syrie et faisait des prodiges de valeur; mais son courage ne fut utile qu'à sa gloire, car son absence faillit même lui faire perdre le royaume d'Angleterre, déchiré par les factions du comte de Morlaix, et de Geoffroi, métropolitain d'York. Ces deux seigneurs, profitant de l'éloignement du roi, avaient formé un parti puissant contre Guillaume, évêque d'Éli, chancelier du royaume et légat du saint-siège, chargé en cette qualité de l'autorité suprême; ils le contraignirent à quitter la Grande-Bretagne et à se réfugier en Normandie. Ses ennemis poussèrent même l'audace jusqu'à envoyer des ambassadeurs au saint-siège pour se plaindre de ce prélat, et pour faire approuver leur rébellion. Malgré les accusations qu'ils formulaient contre Guillaume, Célestin refusa de le condamner; il fit chasser de Rome ses détracteurs, et envoya cette réponse aux prélats anglais :

« Le roi Richard étant absent pour le service de Dieu, » nous sommes obligé de prendre sous notre protection son » royaume. Ayant donc appris que Jean, comte de Morlaix, » et quelques autres perturbateurs, ont attenté à son auto- » rité et ont même chassé de l'Angleterre notre vénérable » frère Guillaume, évêque d'Éli, nous vous ordonnons de » vous assembler et d'excommunier tous les coupables au son » des cloches et les cierges allumés; vous interdirez aussi » l'office divin dans les terres de ces criminels jusqu'à ce » qu'ils soient venus à Rome implorer notre miséricorde. »

Un exprès fut également envoyé en Orient à Richard, pour

l'instruire des troubles qui désolaient son royaume. Le prince se hâta de conclure une trêve de trois ans avec Saladin, et s'embarqua pour revenir en Europe. Malheureusement une tempête l'assailit dans l'Adriatique et le fit échouer sur la plage de Venise. Ce contre-temps fâcheux, qui retardait son arrivée dans ses états, le détermina à prendre la route de terre et à traverser les provinces du duc d'Autriche sous un déguisement de marchand. Pendant son voyage, il fut dénoncé par un prêtre et arrêté par le duc son ennemi, qui le retint prisonnier à Vienne et l'envoya ensuite à l'empereur Henri VI. Enfin Richard obtint sa liberté moyennant une rançon de cent cinquante mille marcs d'argent, et continua sa route. Mais déjà son frère Jean Sans-terre, avec l'appui du roi de France, s'était emparé de la couronne d'Angleterre; et Richard Cœur-de-lion fut obligé de reconquérir ses états.

Dans l'année suivante mourut le sultan d'Égypte et de Syrie, le célèbre Saladin, dont le glaive avait été si redoutable aux chrétiens; cet illustre conquérant laissait plusieurs fils héritiers de sa puissance, mais non de son courage et de ses talents. Sa mort ranima l'ambition du saint-siège; Célestin conçut encore l'espérance de reconquérir le royaume de Jérusalem, et fit prêcher une nouvelle croisade en France et en Allemagne. Le cardinal Grégoire, légat du pape en Germanie, convoqua une diète générale à Worms, et il parla avec tant d'éloquence en faveur du saint sépulcre, qu'un grand nombre de prélats, de seigneurs et de magistrats, se déterminèrent à prendre la croix; l'empereur lui-même voulait commander l'expédition en personne, ce qu'il eût exécuté si de sages conseils ne l'en eussent détourné.

Quelque temps après, Henri reçut enfin le châtement de ses crimes, il mourut empoisonné par Constance, sa femme, et par un seigneur de sa cour, amant de cette princesse. Cette fin tragique n'excita aucun regret, tant ce monstre avait soulevé de haine par ses cruautés et par ses exactions. Célestin, qui avait excommunié l'empereur à l'occasion de la captivité de Richard, défendit qu'on inhumât son cadavre, et ne se départit de sa rigueur qu'à la condition que son successeur restituerait au saint-siège les cent cinquante mille marcs d'argent que le roi d'Angleterre avait payés. Il eut même l'audace d'exiger pour le couronnement du fils de Henri une nouvelle somme de mille marcs d'argent pour chacun de ses cardinaux, et força en outre l'impératrice Constance à jurer sur l'hostie consacrée que le jeune prince était bien réellement du sang de l'empereur et non le fruit de ses adultères.

A cette même époque, Philippe Auguste venait d'épouser Ingerburge, fille de Valdemard I<sup>er</sup> et sœur de Canut VI, roi de Danemark; tous les écrivains du temps s'accordent à dire que cette princesse était aussi belle que vertueuse; selon Mézerai, elle avait un défaut secret qui la rendait inhabile au mariage. Aussi, dès la première nuit de ses noces, Philippe s'éloigna d'Ingerburge et réclama immédiatement de ses évêques une sentence de séparation. Le jugement fut rendu par le métropolitain de Reims, légat du pape, et par quelques prélats qui motivèrent le divorce sur un prétexte de parenté au sixième degré. Cette malheureuse princesse fut enfermée dans un couvent de Soissons, et son mari la laissa dans un tel dénûment, qu'elle fut réduite pour subsister à vendre sa vaisselle et même ses vêtements. Le roi de Dane-

mark porta plainte au saint-siège contre son gendre, et obtint l'annulation de la sentence de séparation des deux époux : Célestin ordonna même au roi de reprendre Ingerburge et de la traiter comme reine de France, lui défendant sous peine d'excommunication de contracter une nouvelle alliance. Philippe, sans s'inquiéter des menaces du pontife, épousa la fille du duc de Bohême.

Malgré cette contravention à ses ordres, Célestin ne lança pas l'anathème contre le roi, soit qu'il eût déjà abandonné la cause de la princesse, soit qu'étant accablé d'années et d'infirmités il ne songeât plus qu'à mourir. Vers les fêtes de Noël, il rassembla les cardinaux et les pria d'élire souverain pontife Jean de Saint-Paul, prêtre-cardinal du titre de Saint-Prisque, en faveur duquel il offrait d'abdiquer; mais comme tous les cardinaux convoitaient pour eux-mêmes la chaire apostolique, ils refusèrent d'accéder aux désirs de Célestin, sous prétexte qu'il était irrégulier et contraire aux canons qu'un pontife déposât la tiare. Quelques jours après, le 8 janvier 1198, le saint-père s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-treize ans, après avoir gouverné l'Église pendant six années et neuf mois.

Pendant le douzième siècle nous avons vu les papes s'arroger le droit de disposer de la couronne impériale et de déposer les princes; ce fut depuis ce moment que le pouvoir du saint-siège put être regardé comme réellement constitué; et il dut en grande partie sa nouvelle influence à l'organisation du collège des cardinaux, qui se trouvait chargé de l'élection des chefs de l'Église.

## HISTOIRE POLITIQUE

### DU DOUZIÈME SIÈCLE.

Réflexions sur le douzième siècle. — Jean Comnène arrache l'anneau impérial du doigt de son père mourant. — L'impératrice Irène veut faire proclamer sa fille impératrice. — Conspiration contre le prince. — Caractère de Jean Comnène. — Manuel Comnène parvient à l'empire. — Sa perfidie envers les croisés. — Ses débauches avec Théodora et Eudoxie ses nièces. — Passion d'Eudoxie pour Andronic. — Celui-ci conspire contre l'empereur. — Il est renfermé dans les tours du palais. — Manuel Comnène perd la sanglante bataille de Myriocéphale. — Il meurt après un règne de trente-sept ans. — Alexis Comnène est déclaré empereur à douze ans, sous la tutelle de Marie sa mère. — Ses débauches et son horrible dépravation. — Andronic organise une révolte contre la régence. — Il viole la jeune sœur de l'empereur, la poignarde lui-même et pollue son cadavre. — Il fait signer à Alexis l'arrêt de mort de sa mère; ensuite il le fait étrangler dans son lit. — Andronic prend les rênes de l'empire. — Il épouse à l'âge de soixante-treize ans Agnès, fille de Louis le Jeune, âgée seulement de onze ans. — Ses débauches avec Théodora. — Ses cruautés. — Révolte du peuple. — Isaac l'Ange est proclamé empereur. — Supplice affreux d'Andronic Comnène. — Caractère du nouvel empereur. — Sa passion pour les histrions et pour les bateleurs. — Il écrase les peuples d'impôts. — Superstitions de l'empereur. — Son frère Alexis le renverse du trône et lui fait crever les yeux. — Caractère de la nouvelle impératrice. — Le fils